Coopération et socialisme

[[Les Expédients économiques II]]

Il faut se reporter aux années trente et quarante de ce siècle pour réaliser l'enthousiasme avec lequel on envisageait alors la coopération, ou bien «l'association», comme on disait en France, et pour apprécier l'audace de Proudhon qui osa l'attaquer de front.
L'association, dans les idées d'alors, devait tout changer. Pour éviter de payer un tribut formidable aux intermédiaires du commerce, un groupe d'ouvriers se cotisait pour acheter ensemble un sac de farine, et la revendre aux membres du groupe au prix de revient, plus quelques frais minimes d'administration. Et, peu à peu, à force de privations et de luttes, ce groupe réussissait à en attirer d'autres et à se fournir mutuellement tout ce qu'ils consommaient à 20 ou 30 pour 100 au-dessous des prix chez les fournisseurs marchands.

Ce petit essai devait peu à peu réformer le monde. La petite coopération ferait tache d'huile, elle finirait par englober tous les travailleurs. Elle supprimerait les intermédiaires. Pain, viande, logement seraient fournis au prix de revient: le travailleur s'émanciperait du vautour-intermédiaire. Il gagnerait l'habitude de l'association, de la gérance de ses propres affaires. Il toucherait du doigt les avantages du communisme et acquerrait graduellement des vues plus larges sur les rapports nationaux et internationaux.

Puis, en utilisant une part des bénéfices pour élargir les affaires, on créerait des groupes producteurs. Au lieu d'acheter le drap ou les chaussures au fabricant capitaliste, on formerait des associations de production qui fourniraient aux associations de consommateurs tout ce qu'elles achètent aujourd'hui aux vautours capitalistes. Peu à peu, ceux-ci seraient éliminés de la production, aussi bien que de la consommation. Et si les travailleurs réussissaient à forcer

l'État à leur ouvrir crédit pour la production (projet Louis Blanc, repris plus tard par Lassalle et encore en vogue dans la démocratie socialiste), la révolution économique serait faite.

Le travailleur, affranchi du capitaliste, se trouverait en possession de l'outillage nécessaire pour produire. Il jouirait du produit intégral de son travail. Les bons de travail aidant, pour permettre à l'ouvrier d'acheter sans attendre que la vente de ses produits soit faite, c'était la révolution sociale accomplie.

[|* * *|]

Il ne serait pas juste de traiter le mouvement coopératif d'insignifiant. Au contraire. En Angleterre et en Écosse, plus de 1.600.000 personnes et ménages font partie des coopératives de consommation. Les coopératives se rencontrent partout, surtout dans les villes et villages du Nord. Leurs affaires se chiffrent par des milliards de francs. Et la coopérative centrale, en gros, à Manchester, qui fournit tout aux coopératives locales, est un établissement formidable, dont les magasins à plusieurs étages couvrent tout un quartier, sans parler de ses immenses magasins dans les docks de Liverpool. Elle envoie ses cinq ou six vaisseaux chercher le thé en Chine, elle achète le sucre aux Indes, le beurre au Danemark, les cotonnades aux grands producteurs, et ainsi de suite... — «Supposez une révolution sociale à Manchester, demandai-je aux administrateurs, pourriez-vous nourrir et vêtir toute la cité, et distribuer les produits dans tous les quartiers? — Avec notre matériel, nos arrangements et les hommes de bonne volonté, ce serait fait en vingt-quatre heures. Fournissez l'argent ou le crédit pour acheter, — il n'y aurait pas l'ombre de difficulté», fut la réponse immédiate.

Et c'est vrai. Il faut voir l'établissement pour comprendre la justesse de l'affirmation.

[|* * *|]

En outre, la tendance est depuis quelque temps de fonder des associations de production sur une large échelle, qui fabriquent le nécessaire. Après nombre d'échecs, les coopérateurs anglais ont réussi à faire bien marcher leurs fabriques de chaussures, leurs moulins à farine, leurs boulangeries. Un tiers du pain mangé par les 686.000 habitants de Glasgow est déjà fourni par les coopératives.

En un mot, les coopérateurs anglais et écossais ont eu un succès considérable; ils sont une force qui grandit encore. Seulement, ce succès est tel que les premiers coopérateurs s'en seraient détournés avec dégoût; car, jusqu'à ces dernières trois ou quatre années, où l'esprit socialiste a commencé à envahir les coopératives, aussi bien que la bourgeoisie elle-même, les coopératives anglaises restaient les forteresses du bourgeoisisme ouvrier.

[|* * *|]

Quant à leurs effets directs sur le bien-être de l'ouvrier, ils sont bien minces.

Nos lecteurs suisses se souviennent de la misère qui régnait à la Chaux-de-Fonds en 1877-78. On ouvrit alors une cantine municipale, où l'on avait un bon repas à bas prix. Mais déjà, deux mois après l'ouverture de la cantine, le loyer des chambres dans un rayon d'un demi-kilomètre de la cantine avait monté d'au moins cinq francs par mois. — «Mais monsieur peut bien payer cinq francs de plus pour la chambre, puisqu'il sera à deux pas de la cantine», répondaient ces dames avec un doux sourire.

Le gros bourgeois anglais a fait plus: il a imposé le partage des bénéfices dus aux coopératives. Il y a quelques années, un coopérateur de Newcastle nous amena chez un vieux mineur qui devait nous initier aux avantages de la coopération, et il le fit en ces termes:

«Eh bien, vous voyez. Avec 9 shillings de salaire par semaine, je vis aujourd'hui tout aussi bien que je vivais, il y a vingt ans, avec 16 shillings. Et cela, grâce à la coopérative. La maisonnette m'appartient; je l'ai achetée par la coopérative et n'ai plus de loyer à payer. Sur tout ce que j'achète, j'économise au moins trente pour cent. Et mes neuf shillings suffisent là où seize suffisaient à peine.»

On prévoit notre question: «Mais pourquoi ne gagnait-il plus que 9 shillings au lieu de 16?» et l'on prévoit aussi la réponse: — «Le travail ne marche pas; nous ne travaillons que trois jours par semaine!»

Autrement dit: puisque le capitaliste a tout avantage à tenir une armée de mineurs, qu'il ne fera travailler que trois jours par semaine et qui, au moment où les prix du charbon montent, pourront doubler la production — il le fait. Il fait en grand ce que les bonnes dames de la Chaux-de-Fonds faisaient en petit. Il profite de la coopérative.

Ces deux petits tableaux — deux petits coins de la réalité — résument toute l'histoire des coopératives. La coopérative peut accroître le bien-être de l'ouvrier; cela va sans dire. Mais pour que l'ouvrier ne perde pas tout l'avantage à la suite de salaires rognés, de chômages exagérés, de rentes sur la terre et, partant, des loyers montant toujours, et des impôts toujours grandissants, — pour que l'avantage acquis par la suppression de l'intermédiaire ne soit pas volé par le seigneur foncier, le banquier, le patron et l'État, il faut qu'il attaque de front cette nouvelle coopérative de vautours; il faut qu'il lutte avec eux par la famine ou la torche des grèves, par la conspiration et la révolte. Et s'il ne le fait pas — il a travaillé pour l'autre coopérative, celle des vautours.

On en arrive toujours au même point. La lutte, la guerre contre l'exploiteur, reste toujours la seule arme de l'exploité.

Mais il y a pire.

Tandis que la lutte, par la grève, la guerre aux machines, la guerre contre le seigneur foncier (qui prend mille caractères divers selon les localités), et la révolte contre l'État, *unit* les travailleurs, — ces expédients, tels que la coopérative, les *divisent*.

En effet, jusqu'à ces dernières trois ou quatre années, il n'y avait pas en Angleterre pires patrons que les coopérateurs. Leurs congrès de 1886 et 1887 étaient frappants sous ce rapport. L'égoïsme des coopérateurs, surtout dans le Nord, a été un des plus grands obstacles au développement du socialisme dans cette partie de l'Angleterre. La peur de perdre le peu qu'ils avaient acquis après tant de luttes — l'homme aime toujours ce pour quoi il a lutté — s'élevait comme une barrière contre toute propagande de solidarité, soit dans les grèves, soit dans la propagande des idées socialistes. Il était bien plus facile de convertir un jeune bourgeois au socialisme que d'y amener un coopérateur.

[|* * *|]

Cela change aujourd'hui, empressons-nous de le dire à haute voix. Certainement, cela change; mais le «comment» du changement est hautement instructif. Cela change, *parce que d'autres ont mieux fait à côté*.

En effet, lors de la dernière grève des mineurs du Yorkshire, tout le monde lisait avec stupéfaction que la coopérative en gros de Manchester avait versé 125.000 francs d'un coup au fonds gréviste. On imagine l'effet de ce cadeau sur l'issue de la grève. Mais ils ont fait mieux. On nous affirme que la coopérative centrale avait ouvert un crédit de près d'un million de francs aux petites coopératives locales dans les villages de mineurs, et quiconque sait combien la négation de tout crédit est un article de foi chez les coopérateurs, appréciera encore mieux cette avance qui permit aux

coopératives locales d'ouvrir crédit aux mineurs.

Des amis dignes de foi nous affirment, en outre, que dans les nouvelles associations de production, les relations entre ouvriers-ouvriers et ouvriers-patrons changent complètement, et nous nous empressons d'admettre qu'il en soit ainsi.

[|* * *|]

Mais d'où vient donc ce vent nouveau qui souffle dans les coopératives?

— Des «théoriciens», parbleu! Les coopératives aussi se ressentent du souffle de socialisme qui fait aujourd'hui des recrues jusque dans le camp ennemi des bourgeois.

Deux courants se dessinaient nettement, il a cinquante ans, au sein des socialistes. Les uns voulaient. Être «pratiques» et se lançaient dans une série d'expédients. «Puisque les travailleurs ne sont pas communistes, disaient-ils, il faut les rendre communistes par intérêt personnel. La coopérative, basée sur l'égoïsme personnel, les habituera au communisme.» Et pendant cinquante ans on a fait la pratique de cet expédient, avec les résultats que l'on connaît.

Mais, heureusement, il y avait aussi des «théoriciens», des «écervelés», parmi les socialistes. Ils n'ont pas voulu entendre parler d'esprit communiste développé par l'étroit égoïsme pécunier. Ils ont tourné le dos aux expédients (tout comme nous, anarchistes, tournons aujourd'hui le dos aux expédients politiques et économiques). Ils ont suivi leur évolution naturelle.

Deux lignes divergentes se sont ainsi produites de cette façon. Les hommes aux expédients ont suivi l'une, les socialistes ont suivi l'autre. — «Vous êtes des théoriciens, des rêveurs, des insensés, des fous, a-t-on dit à ceux-ci; vous devriez devenir pratiques, faire de la coopération et le reste!» À quoi ils répondaient avec un mépris hautain et

suivaient leur voie – la voie de la propagande et de la révolte contre *tout l'ensemble* de la civilisation actuelle, contre toutes les formes de l'exploitation à la fois.

Et ils avaient mille fois raison. Les deux lignes ont divergé de plus en plus. Et voilà que maintenant lorsque le socialisme, dans son entier, et l'anarchie, dans son entier, ont fait impression profonde sur les idées du siècle, lorsque la révolte contre toute exploitation économique et étatiste a fait des recrues dans toutes les couches sociales, – les «expédientistes» aussi sont atteints, et leur ligue commence à verser dans le courant socialiste.

Elle sera forcée d'y verser entièrement. Autrement, elle appartiendrait au monde qui s'en va, et serait condamnée à disparaître.

[|* * *|]

Peut-on demander, après cela, si les socialistes ont eu raison de refuser les compromis et de rester «théoriciens», comme les bourgeois aimaient à dire? S'ils rentraient dans le courant coopérateur – faux à son origine même, puisque basé sur l'affranchissement partiel de l'individu, dans une partie minime seulement de ses servitudes, – si le courant socialiste versait dans la coopération, il y était noyé, il devenait méconnaissable, il y perdait son essence même; il devenait ni chair ni poisson – un compromis.

Mais il a préféré rester dans son isolement. Plutôt être une poignée que de perdre ses traits distinctifs, de sacrifier le meilleur de sa pensée! Et il a fini par forcer l'autre courant à donner tout ce qu'il devait donner, à se développer entièrement et, alors, verser ses eaux dans le courant socialiste.

Absolument la même chose arrive avec le courant anarchiste. Nous savons que dans la révolution sociale l'association des consommateurs et des producteurs sera une des formes de la

société naissante. Mais pas cette association ayant pour but d'encaisser sa plus-value ou son bénéfice. Et nous propageons toute notre pensée, nous soufflons toute notre révolte contre le monde qui s'en va. Nous propageons nos idées partout, dans l'union ouvrière, dans la coopération comme dans les masses ouvrières non organisées – et en faisant cela, – puisque nous sommes dans le vrai, – nous finirons par faire verser tous ces courants partiels dans un grand courant: – l'anarchie.

Kropotkine